

Zadig, IX : Les leçons d'un épisode romanesque

Un épisode romanesque :

Zadig empêche un Egyptien de frapper une jeune femme "qui était d'une beauté touchante, et qui même ressemblait un peu à la malheureuse Astarté". L'altercation tourne mal, et Zadig, en état de légitime défense, tue son adversaire.

I. Voltaire a recours à la parodie pour critiquer les romans de chevalerie.

1. Les "lieux communs" du récit d'aventures sont repris, d'une manière caricaturale :

a) Une femme à sauver :

- Un homme frappe une femme ;
- L'homme est violent, "furieux" ; la femme "éplorée" appelle "le ciel et la terre à son secours".
- La femme est "d'une beauté touchante".

→ D'un côté, une violence "barbare", de l'autre "la beauté et la faiblesse" : les rôles sont distribués d'une manière traditionnelle, dans une situation qui appelle l'intervention d'un héros chevaleresque.

b) Le chevalier Zadig :

- Intervention immédiate : "Zadig **courut** se jeter entre elle et ce barbare". Le courage est un réflexe.
- Habileté de Zadig : il "évita aisément le coup d'un furieux". Il pare les coups "avec adresse". Il est "plus adroit" que son adversaire.
- Générosité, grandeur d'âme : après avoir terrassé l'Égyptien, Zadig "lui offre de lui donner la vie".

c) L'Égyptien est un "méchant" caricatural :

- Il abuse de sa force contre sa femme, "qu'il tenait d'une main par les cheveux",
- Il est aveuglé par la jalousie (il pense que Zadig vient au secours de sa femme uniquement parce qu'il aime cette dernière),
- Il est colérique et furieux au point de ne pas accepter sa défaite (il tire son poignard alors qu'il est à terre, et que Zadig lui fait grâce).

Les personnages sont ici stéréotypés ; Voltaire s'amuse à parodier un épisode d'un roman de chevalerie, où s'affrontent le Bien et le Mal, dans un combat où l'enjeu est une jeune femme... mais si le début de l'histoire reproduit des lieux communs, la suite s'en écarte radicalement : la jeune femme n'est nullement reconnaissante, elle insulte son bienfaiteur au lieu de tomber amoureuse de lui, et le héros lui-même renonce à délivrer l'Égyptienne quand elle est enlevée par les envoyés du roi Moabdar.

2. Les raisons d'une critique :

Les romans de chevalerie, les romans précieux ensuite recouraient à des personnages stéréotypés et multipliaient les invraisemblances. Voltaire s'amuse de ces héros si parfaits qu'ils s'expriment toujours d'une manière élégante : Zadig ne possède qu'une connaissance superficielle "de la langue égyptienne", mais il prononce un discours emphatique et ampoulé : "Si vous avez quelque humanité, je vous conjure de respecter la beauté et la faiblesse. Pouvez-vous outrager ainsi un chef-d'œuvre de la nature, qui est à vos pieds, et qui n'a pour sa défense que ses larmes ?"

En outre, ces récits – comme ceux des *Mille et une Nuits* – se contentent de distraire le lecteur, sans l'inviter à réfléchir. Le conte de Voltaire mérite en revanche le qualificatif de "philosophique", comme nous allons le voir.

II. Un portrait de femme :

La belle Missouf prend place dans la liste des femmes infidèles rencontrées par le héros - Sémire, la veuve Cosrou, Azora. Le lecteur n'apprendra d'ailleurs son nom que dans le chapitre suivant, et l'anonymat de l'Égyptienne favorise une généralisation sans doute souhaitée par Voltaire : les femmes se comportent souvent ainsi...

Missouf ne semble pas mécontente de voir deux hommes se battre pour elle : devant un tel spectacle, qui doit chatouiller agréablement sa vanité, "la dame, assise sur un gazon, rajuste sa coiffure et les regarde".

Furieuse ensuite que Zadig ait tué l'homme qu'elle aimait, elle nous montre une âme tortueuse. En effet, elle s'écrie : "Je voudrais qu'il me battît encore. (...) Je le méritais bien, je lui avais donné de la jalousie."

Infidèle, coquette et peut-être masochiste, Missouf, qui nous semblait au début de l'épisode victime de son mari, le manipulait en réalité. Les apparences, une fois de plus, se sont révélées trompeuses ; et c'est elle qui est au fond la responsable de la mort de son mari.

La misogynie de Voltaire est flagrante, et elle est choquante aujourd'hui.

III. Une leçon de philosophie :

Le comportement de l'homme :

Jaloux et brutal, l'Égyptien symbolise les dangers de la passion aveugle et irréfléchie, qui obscurcit la raison. Non seulement il frappe une femme, mais encore il ne peut se battre convenablement contre Zadig, car "celui-ci qui était de sang-froid, évita aisément les coups d'un furieux". Enfin, alors que Zadig, vainqueur, fait grâce à son adversaire, ce dernier "tire son poignard" et le blesse. Il en est puni par la mort. Symboliquement, la raison triomphe de la passion.

Le comportement de Zadig :

Au début, le héros n'hésite pas à risquer sa vie pour se mettre au service d'une femme battue. Cette attitude chevaleresque ayant été bien mal récompensée, Zadig laisse "quatre courriers de Babylone" s'emparer de Missouf, qui "ressemble au portrait qu'on leur a fait" de la reine Astarté. Insensible aux appels de l'Égyptienne, Zadig ne pratique ni le pardon des offenses ni la charité : il est convaincu que les êtres humains ne peuvent changer, et il a appris définitivement à se méfier des femmes. Seule Astarté trouve grâce à ses yeux.

Zadig a quitté Babylone, il découvre le monde extérieur - et il rencontre une scène de violence, qui n'est pas sans rappeler l'épisode dans lequel il a dû affronter Orcan. La jalousie et la brutalité semblent donc faire partie de la nature humaine, puisqu'on les rencontre partout.

Le début du chapitre nous a montré l'échec d'une méditation : la contemplation de la beauté de la nature ne peut nous consoler ; ajoutons qu'une attitude contemplative est en outre impossible, moralement, parce que le monde nous montre des injustices qu'il faut redresser, en intervenant directement pour les faire cesser.

Signalons enfin un certain pessimisme de Voltaire : Les aventures vécues par Zadig concourent à sa formation, et il devient de plus en plus lucide, mais sur le plan moral, il abandonne sa perfection initiale. Il ne fait pas grâce à l'Égyptien une seconde fois, il ne répond plus aux appels de la femme ; ce n'est plus le Zadig du premier chapitre, prêt à se montrer généreux avec des "chiens" qui auraient pu le mordre, selon les préceptes de Zoroastre. La perfection morale n'est qu'une naïveté dont il faut se défaire si l'on veut survivre dans un monde imparfait.